
 LA TERRE, VOILA L'AMIE !

(Spécialement écrit pour le Bulletin de la Ferme)

Par sa fécondité merveilleuse et ses produits infinis, la terre proclame la puissance et la bonté du Créateur. C'est elle qui donne à l'homme tout ce qui est nécessaire à sa subsistance, et c'est pourquoi on la nomme la nourricière du genre humain. Cependant, depuis la chute de nos premiers parents, la terre a besoin, pour produire abondamment, du travail de l'homme, et ce concours s'appelle l'agriculture ou l'art de cultiver la terre.

L'agriculture fut très honorée chez les Romains, et même les premiers magistrats de Rome avaient un petit champ qu'ils cultivaient de leurs propres mains. Nous en voyons un exemple dans la personne de Cincinnatus que ses concitoyens trouvèrent au manchon de la charrue lorsqu'ils vinrent lui annoncer qu'il était nommé Dictateur.

Les honneurs ne le détournèrent pas de l'agriculture, car, dès qu'il eut rétabli les affaires de l'État, il retourna labourer son champ.

Les Grecs, à l'apogée de la grandeur, s'appliquèrent à l'agriculture, et de nos jours tous les peuples, la considérant comme la principale source de la prospérité publique, s'y adonnent avec ardeur.

Mais il semble que nos compatriotes, en général, n'estiment pas l'agriculture à sa réelle valeur, car d'aucuns la négligent et d'autres l'abandonnent pour aller grossir dans les villes le nombre des mercenaires ou des sans-travail.

C'est de la pure folie dans les deux cas.

Ceux qui négligent ou abandonnent l'agriculture se préparent pour eux-mêmes et leurs familles des jours bien sombres.

Cette vérité éclate dans l'histoire parfaitement authentique que nous allons raconter.

Nous visitons, en 1884, une briqueterie américaine où plusieurs hommes travaillaient comme des bêtes de somme, sous le commandement d'un être dont la bouche s'ouvrait que pour vomir des imprécations.

C'était au mois de juillet. Il faisait une chaleur torride et les sueurs inondaient le front et le corps à demi-nus de ces malheureux. Nous eûmes la pensée de les interroger, mais nous la chassâmes pour ne pas leur attirer de nouvelles injures de la part du malotru qui semblait trôner là en maître.

Cependant quand la cloche annonça la fin de la journée, nous demandâmes à l'un de ces hommes s'il aimait le genre de travail auquel il était soumis.

Levant vers nous ses yeux remplis de tristesse, il répondit :

— Non, mais il faut bien gagner sa vie, et quand on est sans métier, comme moi, il est difficile de choisir l'ouvrage.

Cet homme m'apprit qu'il était Canadien-français et que, sur les conseils d'un mauvais ami, il avait abandonné une bonne terre située sur la rive sud du St-Laurent, pour venir chercher fortune aux États-Unis.

Possédant une certaine instruction et une soif avide de l'or, il s'était lancé dans des spéculations hasardeuses qui avaient mal tournée. Après un séjour de dix-huit mois aux États-Unis, il ne lui restait pas un sou de la somme qui lui avait rapporté la vente de sa terre.

Cet homme souffrait du clocher natal et regrettait amèrement d'avoir déserté la terre où ses ancêtres et lui-même avaient vécu à l'aise.

Autrefois, nous dit-il, j'étais mon maître ; aujourd'hui, je suis l'esclave des autres. Autrefois, je jouissais d'une santé que l'air pur de la campagne fortifiait chaque jour ; aujourd'hui, je sens mes forces physiques s'épuiser sous le joug, et les tourments de l'esprit que j'endure me font vieillir vite et me conduiront bientôt à la tombe !

Ah ! s'écria-t-il, si vous saviez comme je regrette mon pays et la terre paternelle que j'ai eu le malheur de quitter...

C'est la triste histoire de milliers de Canadiens-français que la honte et souvent la pauvreté condamnent à vivre et à mourir sur la terre d'exil !

Dix ans s'étaient écoulés, et nous ne pensions plus au malheureux compatriote dont nous venons de parler, quand, un jour, au temps de la fenaison, ayant à traverser la paroisse de Ste-L..., à quelques lieues

en bas de Québec, nous rencontrâmes un cultivateur qui conduisait deux beaux chevaux traînant une charrette pleine de foin parfumé. Cet homme semblait heureux, car il fredonnait gaiement.

En passant à côté de nous, il arrêta soudain sa voiture et nous salua en nous nommant.

Un peu surpris de rencontrer une connaissance dans cette paroisse que nous visitons pour la première fois, nous demandâmes à ce cultivateur, après les saluts d'usage, de bien vouloir nous dire son nom.

Il descendit de sa charge de foin, et, se plaçant droit devant nous, il dit : tâchez de me reconnaître !

Sa voix ne nous était pas inconnue, mais il nous fut impossible de nous rappeler sa figure ouverte et épanouie.

— Vous souvenez-vous, reprit-il, du pauvre Canadien-français émigré, F. G..., qui travaillait, il y a dix ans, à la briqueterie Williams, aux États-Unis ?

— Oui, eh bien ?

— Ce Canadien-français, c'est moi.

Non, certes, nous ne le reconnaissons pas ; car l'homme que nous avions vu alors, aux États-Unis, était pâle, triste et maigre comme un cadavre, tandis que celui qui était devant nous avait le teint frais et la figure toute rayonnante de contentement et de bonheur.

Nous lui en fîmes la remarque, et il nous répondit en souriant :

C'est vrai que je suis transformé, au physique comme au moral, et je dois cette heureuse transformation au sain labeur des champs, au bien-être qu'il procure à ceux qui veulent travailler, à l'aimable société de mes compatriotes, à la pratique de la religion, et enfin à l'air vivifiant qu'on respire dans nos campagnes canadiennes. Puis faisant de la main droite un grand geste circulaire, il ajouta avec fierté : Cette terre que vous voyez autour de vous est à la fois ma propriété et la nourricière de ma nombreuse famille.

Nous l'aimons, cette terre, et la soignons, comme des enfants reconnaissants aiment et soignent une bonne mère.

Ce que vous venez de me dire prouve que vous avez autant d'esprit que de cœur, mais, vous ayant vu aux États-Unis dans la situation la plus précaire, nous ne devinons pas le secret de l'indépendance et de la prospérité dont vous paraissez jouir maintenant.

— Oui, vous avez raison, mais si vous voulez bien me faire l'honneur et le plaisir de venir prendre le souper sous mon humble toit, je vous expliquerai le secret.

L'invitation fut acceptée avec empressement, et un quart d'heure après, nous étions au milieu d'une famille de huit enfants, tous robustes, polis et semblant aussi heureux que leur père.

La reine de ce foyer attirait d'emblée l'attention par sa figure douce et ses manières simples et aisées.

La maison dans laquelle nous nous trouvions était grande, éclairée et très bien divisée en apparence.

Pas de luxe, mais l'ordre et la propreté y régnaient. Nous avions remarqué la même chose sur les terrains qu'entouraient la maison et les dépendances.

Une longue table couverte d'une nappe de toile du pays et portant un service convenable occupait le centre de la pièce. Le repas fut substantiel et joyeux. Tout ce que l'on nous servit : soupe, viande, légumes, pain, lait, crème et fruits, avait le doux parfum de chez-nous.

Le maître de céans nous dit qu'il n'avait besoin de rien acheter pour nourrir sa famille et que le surplus de ses récoltes lui avait permis, chaque année, de rencontrer toutes les obligations qu'il avait contractées. La terre, voyez-vous, n'est jamais ingrate pour ceux qui la soignent bien, et j'en fais aujourd'hui la douce expérience.

Quel contraste entre l'existence actuelle et celle que j'ai menée pendant trois ans dans les villes américaines ! J'étais réduit à la misère et je désespérais même de l'avenir, lorsque je reçus, un matin, une lettre d'un vieil oncle de ma paroisse natale qui m'offrait de me vendre sa terre à des conditions très avantageuses. Je n'hésitai pas un instant ! Une semaine plus tard après avoir disposé de mes meubles et fait mes adieux à des compatriotes aussi misérables que je l'étais, je repris l'âme pleine d'espoir, le chemin du Canada.

La terre qu'on m'offrait avait besoin de grandes améliorations ; ses bûches étaient aussi vieilles que son propriétaire et le sol avait été quelque peu négligé par mon oncle qui était seul et célibataire.

N'importe ! J'étais encore jeune et j'avais une femme courageuse et des enfants vigoureux. Je pris possession de la terre. Au bout de quatre années, ma dette était réduite de moitié, et j'avais reconstruit la maison, réparé les granges, refait les clôtures, planté des arbres fruitiers et amé-